

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 9

Artikel: Entre voisines
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES.

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 26 février 1921. — Entre cinquantenaires (Ch. Burnier). — Lo Vilho Dèvesa : Onna niéze (Marc à Louis du Conteur). — Sur la peur (R. du M.). — Vieux souvenir (T. R.). — Cinquante ans après, occupation des frontières en 1871, III (Ch. Pflüger). — Au peuple vaudois. — Tableaux villageois (Jean des Sapins). — Le Feuilleton : La carte de pain (Solandieu). — Des blagues. — Une question. — Bibliographie. — Association des Vaudois.

ENTRE CINQUANTENAIRES

Il y a de cela onze ans — c'était en 1910 — un certain nombre de Lausannois nés en 1860 se réunirent pour célébrer en commun leurs cinquante ans. Beaucoup d'entr'eux se voyaient pour la première fois. Ils firent bonne connaissance. La petite fête fut pleine d'entrain. Ce qu'on y a ri est inimaginable. On y a aussi fait des discours, chanté, lu des pièces de vers de circonstances. Quelques-unes de ces dernières étaient inédites et ce sont leurs auteurs, eux-mêmes, qui en firent les honneurs à leurs contemporains. Témoin la pièce que voici qui évoque avec beaucoup d'humour de vieux souvenirs lausannois. Elle a pour auteur M. Ch. Burnier, député et directeur de la Gazette de Lausanne. Nous l'avons extraite, avec l'autorisation de l'auteur, d'une plaquette que le comité d'organisation fit imprimer et distribuer, à titre de souvenir, à tous les assistants.

Pour nos cinquante ans, 1860-1910

Nous voici tous, amis, presque des vieux !
Un demi-siècle a passé sur nos têtes,
Nous avons eu des chagrins et des fêtes,
Des jours de deuil et des jours radieux.
Le soir approche et nous donne l'envie
De nous connaître et de nous réunir ;
Il en est temps, mêlons nos souvenirs,
Et jouissons ensemble de la vie.

Je me souviens d'avoir « en Pépînet »
Fait Robinson dans son île déserte.
La « Côte » était de grands arbres couverte
Et, sans les chats, personne n'y venait.
De petits ponts sur la Louve sabie,
Sans route encor, rattachaient les jardins
Du Grand Saint-Jean au quartier citadin
De la Palud, où régnait quelque vie.

J'ai vu souvent l'omnibus de « Gibbon »
Péniblement monter le Petit-Chêne,
Lorsque j'allais emplir à la fontaine
La cruche d'eau fraîche pour la maison.
Bêtes et gens avaient, quoiqu'on l'oublie,
Plus à souffrir en ce temps qu'aujourd'hui
Où le progrès nous aide, nous conduit
Et facilite à tous égards la vie.

Lausanne était encor loin de son port,
Quand je portais ma première culotte ;
La « Messagère » avec sa grande hotte,
Les reliait de son pas lent et fort.
Elle montait avec « l'Académie »
Dite « d'Ouchy », trottant à ses côtés :
La digne femme et les ânes bâtés
Menaient, sans doute, une bien dure vie.

Le Pont Pichard, superbe monument,
Avait alors, pour le moins, deux étages.
J'en sais qui même en comptent davantage,
Tant les regrets leur font voir grandement.

La Cathédrale était bien plus jolie,
Avec sa flèche et ses vieux toits bruns,
De tuile, et non d'ardoise au vâlain gris
Qui fait songer au déclin de la vie.

Derrière-Bourg était le Casino :
On y donnait des concerts, des soirées,
Des bals, et pour ces fêtes bigarrées
La salle était éclairée à giorno.
Hélas ! Thémis un jour en eut curie :
Ce lieu, témoin de si charmants ébats,
Se vit remplir de juges, d'avocats,
Et c'en fut fait de son ancienne vie.

J'ouïs jadis la « Fontaine d'Amour »
A Villamont faire son doux murmure.
Depuis ce temps, dans une cave obscure,
Elle sanglote en regrettant le jour.
Les amoureux ne l'ont plus pour amie :
Entrelocés, timides et charmants,
Ils vont ailleurs échanger des serments.....
Et, comme l'eau, s'écoule notre vie.

Je me souviens du douloureux convoi
Qui célébra la mort des épaulettes :
Elles couvraient un clair de leurs squelettes,
Spectacle affreux pour tous les bons Vaudois !
Perte cruelle, hélas ! d'autres suivie !
Nos beaux dragons et leurs casques guerriers,
Les plumets verts de nos carabinières
Sont de l'histoire et non plus de la vie.

Nous avons eu ces braves soldats qui,
Depuis des jours ne mangeaient plus ou guère,
Et nous avons pris en horreur la guerre,
En secourant les pauvres « Bourbaki ».
Dans des chaudrons la soupe était servie
Sous la Grenette, on leur donnait du pain,
Ils ne pouvaient pas manger à leur faim,
Tant c'est cruelle chose que la vie.

En remontant ainsi dans le passé,
Les souvenirs me reviennent sans nombre,
Choses et gens sortent pour moi de l'ombre,
Mais en voilà, je pense, plus qu'assez !
De notre course une part est finie :
Un avenir reste pourtant pour nous :
Faisons des vœux pour qu'il nous soit très doux,
Et qu'il nous mène au but de notre vie.

Faisons des vœux pour que pères, maris,
Ou vieux garçons, nous fassions notre tâche,
D'un cœur viril et non point d'un cœur lâche,
De bonne humeur, même dans les soucis.
Faisons des vœux pour que notre patrie
En nous toujours trouve des citoyens,
Unissons-nous pour le beau, pour le bien,
Et nous aurons, amis, rempli nos vœux !

Ch. BURNIER.

Pour le banquet du 18 décembre 1910.

Entre voisins.

— Dites donc, madame Lavanchy, le locataire du second est donc malade ?

— Et bien malade. Pensez donc qu'il a les branches atteintes et que même il a un concert dans la rotule du genou.

— Ah ! c'est comme le locataire du cinquième dans notre maison. Il avait de l'eau plein le corps. Si on ne lui avait pas fait une pension dans le ventre il serait mort à présent, pour sûr.



ONNA NIÉZE

RUPPACOUËTA et sa fenna sé niezivant soveint. Po on rein, po on mot à bin on outro, hardi la guierra l'étai décellarâte. Adan Madama Ruppacouëta boudâve son hommo et restâvant soveint quieinze dzo sein lau dèvesâ. Faut pas itre mau Fébâhi se n'avant jamé pu fère batsf. D'ailleu avoné on père bordon et onna niéze vouipâ, on sâ pas traun cein que l'avant étai le retaillon. Dan tote le sename sé boudâvant quieinze dzo.

Ion de stiau dzo passâ que l'étai la croûte louna, Ruppacouëta vâ que sa tchivra bediotlâve et brein-nâve la quuva. Sè peinsé : « Ma bêgna l'a fauta de menâ. La faut dêtatsi et la conduire vè lo bocan à Casaquin. N'cin vu rein dere à ma fenna. Dinse ma tchivra porrai cabrottâ sein que l'cin satsé lo premi mot. » L'asséve adan de menâ la câbra pè lo lineou, mâ stasse que l'avâi accotoumâ la fenna, n'a pas voliu budzi. Tsampâie, rutâie, teryâ, tire-tè lèvé, rein lâi a fè. Budzive pas mé que se l'avâi étâ eili certain Coulon que nion ne pâo solèvé. Tant qu'à la fin, la fenna que sé démaufyâve assebin de oquie, et que l'assontsive cein que sé passâve, arreve, sein rein dere, à Fétrâbllio.

— Ma pouira tchivra, que desâi, l'a bin réson de pas tè laissi menâ pé onna roûta quemet Ruppacouëta. Vin pi avoué mè... No vein allâ âo bocan à Casaquin.

Dèvesâve dinse à la tchivra po ne pas que sâi de de dere oquie à son hommo. Dza tota la né l'avant droumâ ti nê doû à l'hotet dau Tiuveri et s'étant pas pipâ lo mor. Lâi arâi pas z'u fauta de betâ on lan eintre mi dâi dou et ronfliâvant tsacon po lau compte.

Ruppacouëta que voliâve pas passâ po capon desâi assebin à la tchivra, po ne pas dèvesâ à sa fenna : — Tè vu couistâ per derrâ, bâogra de bêga dau diabblio. Foudrâi bin que te lâi aulle.

Et hardi ! La fenna devant pè lo lineou, l'hommo derrâi que tsampâve et que dzibllâve et... ein route po lo bocan à Casaquin.

Jamé la tchivra n'avâi oûi atant de parole. Ti lè doû lâi dèvesâvant, sein sé devesâ l'on à l'autro, que la bedietta ein étai tota orguolliâosa. De dzoûte, lèt-sive la man à la fenna et pétolâve contre l'hommo.

Et l'hommo que l'avâi bin voliu sé rabonnâ lâi desâi :

— Te sâ, bedietta, ton café n'è pas asse bon que eili que fâ ia Zabî !

Zabî l'étâi la fenna.

Et la Zabî repondâi d'onna mena chètese :

— Bedietta, dau café quemet eili que te fâ sarâi bon po Ruppacouëta.

L'hommo desâi :

— Bedietta, l'è po rire que la maitre dit dinse !

— L'è bo et bin à de bon, que la fenna desâi à la tchivra.

Lâi avâi rein à fère, la fenna voliâve rein oûre et l'hommo ne dit pe rein d'on bon moment.

Tot parâi, quand l'ant z'u fini pè vè Casaquin, et